

il tient dans sa main une extrémité de la corde dont l'autre bout est autour du cou du condamné. En dernier lieu, le shérif, suivi des constables de la prison. Le malheureux condamné répond, d'une voix ferme, aux litanies récitées par M. l'abbé Godin, jusqu'au lieu de son exécution.

L'échafaud adossé au Palais de Justice, y communiquait par une fenêtre presque de plein-pied avec la plateforme. Lorsque le condamné parut sur le gibet, un silence des plus profonds régnait dans la foule qui se pressait aux abords de la prison. Poitras s'approcha de la balustrade en regardant de tous côtés si fit un effort comme s'il eût voulu parler. M. Doucet lui rappela sa promesse qu'il avait faite à M. Bureau. *Je vous permets de dire ce que je vous ai dit*, dit Poitras. M. Doucet lui observa qu'il lui était impossible de le faire et lui dit de faire connaître lui-même ce qu'il avait à déclarer.

Alors le condamné d'une voix faible mais distincte dit : " JE SUIS COUPABLE DU MEURTRE DE OUELLET, j'en demande à Dieu pardon et à vous-même. . . . Je me recommande à vos prières. . . . Comme la foule n'avait pu entendre ces paroles, M. Doucet les répéta d'un ton assez élevé pour être entendu de toutes les personnes présentes.

Le condamné s'agenouilla pour recevoir l'absolution de ses fautes ; lorsqu'il se releva, avec l'aide des prêtres, il était très pâle et tremblait de tout son corps. Il se plaça sur la trappe. . . . Le bourreau commença son ignoble office. Il attacha les pieds du condamné, passa la corde au crochet du gibet, abaissa le bonnet sur les yeux du malheureux et. . . au milieu de l'horreur de toutes les personnes réunies, fit jouer l'horrible machine. La trappe s'ouvrit soudain. . . . Quatre minutes après (10 heures et cinq minutes), le Docteur Hamel, médecin de la prison, déclarait la vie éteinte. Le supplicié dans sa chute, s'était disloqué la colonne vertébrale, ce qui avait amené la mort instantanément : cette lésion fut constatée dans l'examen du cadavre fait par le Dr. Hamel assisté par le Dr. LaTerrière.

Une heure plus tard, un cortège de plusieurs centaines de personnes accompagnait la dépouille mortelle de Eugène Poitras au cimetière de la Malbaie où ses restes ont été déposés après les cérémonies ordinaires qui eurent lieu dans l'église.

Lettre écrite à sa femme par Eugène Poitras, durant la nuit qui a précédé son exécution.

A la prison de la Malbaie,

19 septembre 1869.

Très chère épouse,

Un mot pour te dire que je suis en parfaite santé et ne sais comment est la tienne, oublié par toi. Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis

l'autorane dernier. Tu as appris le triste sort qui m'est destiné (*plusieurs mots sont biffés dans l'original*) et comme tu dis que tu es bien consolée, que tu t'en réjouis, tant mieux. Moi aussi, je m'en réjouis après avoir eu bien de la peine et de l'ennui dans cette vie. Je, par cette lettre funèbre, te fais mes adieux ; ma carrière publique est terminée ; ma course en ce monde est finie. Je meurs demain ; je rends mon âme à Dieu, le 20 de septembre 1869, à l'âge de 46 ans, moins dix jours. Vous ne m'avez plus de ce monde. Ce sont les dernières paroles que je vous fais à tenir et mes derniers adieux que je vous fais.

Chère petite femme, je ne te fais pas de reproche à ma mort (*plusieurs mots biffés dans la lettre originale*). Je t'ai demandé du secours et de me venir voir : tu as été insensible à mes appels. Rappelle-toi bien que quand je t'ai vue dans la peine, par acte de théologie, par ton propre pasteur, je n'ai pas été insensible à tes appels ; je t'ai donné ton plein pardon de bon cœur (*plusieurs mots biffés*). Je te le pardonne de tout mon cœur et te donne un parfait ordre d'acquiescement de toute ta vie intérieure. Chère petite femme, reçois mes derniers avis à ma mort et veuille bien les mettre en pratique.

Je te recommande d'abandonner tes amis. Je n'ai pas besoin de te dire les choses qui doivent t'obliger à le faire. Premièrement, ce sont tes amis qui t'ont mis dans la peine et qui me font mourir. Si tu n'avais pas eu tant d'amis, tu m'aurais aimé comme les femmes doivent aimer leurs maris ; tu serais restée à ta maison ; mon cœur aurait été sensible à tes affectueuses félicitations ; j'aurais demeuré content avec toi : ce malheur ne me serait pas advenu. Je ne veux pas t'en faire de reproche du tout, car je suis content de mourir ; mais c'est pour te faire voir que tes amis font ta peine et la mienne.

Deuxièmement, je te prie d'examiner attentivement ton âme et tes amis, sans te rien expliquer, et tu verras après avoir bien examiné ton âme et la mort de Jésus-Christ qui a lavé ton âme dans son sang si tu dois garder tes amis. Je ne te dis pas, chère petite, de ne pas avoir d'amis ; non, mais que ça soit des amis suivant Dieu, des amis de Jésus. Prends mes derniers conseils, très chère petite, et tu verras quand tu seras pardevant Dieu si je te dis des mensonges. Demain, ma chère petite femme, pour payer la dette du prix de mes péchés, je suis obligée de laver mon âme dans mon sang et tu verras quand tu seras obligée de rendre ton âme à Dieu si je te dis la vérité.

Très chère petite, je te recommande notre petite fille, ne la laisse pas marcher ni courir les danses, ni ces rendez-vous de veillées que Dieu défend, car tu sais qu'un seul grain forme